

THRILLER

JO WITEK RÊVES EN NOIR

Extrait de la publication

ACTES SUD 

RÊVES EN NOIR

“La deuxième nuit, la lumière apparut. Elle se tut. La troisième, les couleurs. Elle s’inquiéta en silence. La quatrième, les contrastes. Elle se mit à espérer. Au petit matin de la cinquième nuit, Jill retrouva le sourire. Elle voyait en dormant. Pour la première fois depuis des années d’obscurité totale, elle distinguait des images, des couleurs et même la lumière du jour. C’était inouï, inespéré, troublant.”

Jill, une jeune aveugle en révolte contre son handicap, est soudain en proie à d’étranges visions nocturnes. Un jour, elle croise un des personnages de ses nuits ; elle décide de suivre son instinct et la piste dangereuse du mystérieux Louis. Un voyage dans le monde des rêves mené au rythme d’un thriller.

ROMANS
ADO

Couverture © David Muir / Masterfile

www.actes-sud-junior.fr

Extrait de la publication

RÊVES EN NOIR

*À Bidadj, Omar, Majda, Chakib, Tony, Claire, Thomas, Lucille,
Mohamed, Léa et Anaïs.*

www.actes-sud-junior.fr

www.actes-sud-junior.fr/collections/romans_ado/

Éditeur : François Martin.

Conception graphique : Christelle Grossin et Guillaume Berga.

© Actes Sud. 2013

ISBN 978-2-330-01655-5

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

ACTES SUD JUNIOR

JO WITEK

RÊVES EN NOIR

LE JOUR

1

OK. TU PEUX LE FAIRE ! Fais-toi confiance, tu es une battante ! se dit Jill, les mains plaquées sur les portes visqueuses du métro.

Il était 8 h 45, son cœur agonisait au sommet du pic de fréquentation. Ça poussait derrière, devant, sur le côté. Ça sentait l'eau de toilette bon marché, la friture rance et les haleines mal rafraîchies. Jill Le Bellec respirait avec les autres, elle était comme eux, une passagère des matins sans vacances. Une fille de seize ans qui fait la gueule en allant au lycée. C'est ce qu'elle désirait le plus au monde. Pas faire la gueule, bien sûr, mais se fondre dans la masse et avancer comme les autres, coiffées, apprêtées avec de jolies boucles d'oreilles et une touche de parfum dans les cheveux. Elle aussi, elle voulait qu'ils se retournent, les garçons. Qu'ils la regardent avec désir et la sifflent fort, très fort, le plus fort possible. C'était si bon de les entendre draguer les filles dans la rue !

Le métro stoppa dans un long gémissement. La poussée de la masse humaine exécuta un va-et-vient

d'avant vers l'arrière. Sous le poids des autres, le visage plaqué à la paroi, Jill sentit son propre souffle noyer la vitre d'une buée de panique. Était-elle vraiment capable de le faire ? N'avait-elle pas sous-estimé les risques ? Elle repensa à son père, à ses cris d'encouragement derrière elle depuis l'enfance : "Allez, ma fille, allez ma princesse, tu peux tout faire comme les autres et encore mieux que les autres !" Un père présent, aimant. Étouffant ? Ses idées s'entrechoquaient en ce moment, elle ne savait plus trop vers où se diriger, mais une seule chose comptait à ses yeux : franchir toutes les barrières que le monde érigeait sur son chemin. Alors, exactement comme elle l'avait fait à huit ans avant de s'engager sur une piste de ski dans le noir total, elle prit une longue inspiration et les portes s'ouvrirent mécaniquement. Il y eut un dixième de seconde d'apnée et d'immobilité avant que la houle humaine se déverse sur le quai, emportant Jill sur son passage. Elle commença alors à dérouler mentalement le petit scénario qu'elle avait concocté.

OK, je suis à présent dans le flot des voyageurs, je dois juste résister à la pression sur ma droite et effectuer une percée perpendiculaire pour m'éloigner du quai. Quatre pas, droit devant moi et un léger quart de tour vers ma gauche. C'est bon, c'est gagné !

Et elle se laissa cette fois happer par la foule qui déferlait vers la sortie et les couloirs de correspondances. Elle sentait cette masse humaine omniprésente, l'emportant à une vitesse qui lui était étrangère. Ils marchaient vite, trop vite pour elle. S'était-elle rapprochée dangereusement du quai ?

*Est-ce que j'ai viré à gauche? Est-ce que j'ai dévié?
Pourquoi marchent-ils tous si vite?*

Jill se guidait au bruit des pas, mais la musique lointaine de l'accordéoniste perturbait ses repères sonores. Elle se sentit gagnée par la panique. Peur de tomber. Peur de se faire remarquer. Peur de susciter la pitié et de passer pour une infirme. Elle avait mal au ventre, envie de vomir et les ordres du capitaine Jill, véritable dictatrice au cœur de glace, lui martelaient le crâne.

Ne baisse pas la tête, Jill, bon sang! Marche normalement, le menton parallèle au sol, et souris, mais pas trop sinon t'auras l'air d'une débile!

Il y avait du monde. Beaucoup trop de monde ce matin, devant, derrière, sur le côté. Plus que d'habitude.

C'est quoi cette musique? se dit-elle, tentant de se rattacher aux bruits de pas à ses côtés. *Normalement le jeudi, il n'est jamais là, l'accordéoniste. Je n'entends plus rien! Je n'y vois plus rien!*

Le temps d'une inspiration, elle se sentit isolée, seule au monde, loin des autres : elle allait tomber. Elle entendit le métro s'engouffrer à toute vitesse derrière elle. Juste derrière elle... N'était-elle encore qu'à quatre pas de la bordure du quai?

Elle stoppa net et se fit bousculer par l'arrière. Son corps fut projeté vers un territoire inconnu. Elle eut le réflexe d'ouvrir les bras comme pour une prière. Elle ne voulait pas mourir, pas maintenant, pas si jeune et de façon si stupide. Sa main atterrit sur une barre métallique poisseuse et glaciale.

Sauvée, se dit-elle en respirant de nouveau.

Amarrée à la rampe de l'escalier, Jill demeura un instant immobile, laissant les gens la bousculer sans ménagement. Toute cette agitation lui faisait l'effet d'un vent d'hiver sauvage balayant sans précaution sa jupe, ses cheveux, ses mains. C'était délicieux, grisant, exaltant de se sentir vivante au milieu d'une foule d'inconnus. Elle était comme eux ce matin. Au milieu d'eux. Une simple voyageuse.

Je voudrais arrêter le temps et rester toute ma vie accrochée à cette rampe. Je ne suis rien dans cet escalier, rien d'autre qu'une fille qui monte un escalier. Peut-être même qu'un garçon qui descend va se dire : tiens, elle est jolie la fille de l'escalier, et qu'il va rêver de moi ce soir.

Jill desserra sa prise et laissa glisser sa main sur le haut de la rampe. Elle grimpa lentement les marches, poussée par l'empressement des autres. Elle déboucha sur un couloir venteux qu'elle reconnut immédiatement : le carrefour des correspondances.

OK. Je sens le courant d'air sur ma joue droite : c'est la sortie. Il ne me reste plus qu'à atteindre le mur humide et froid, le longer et ensuite traverser le couloir pour...

Elle n'eut pas le temps d'aller au bout de sa pensée. Elle percuta un homme de plein fouet avant de voltiger par-dessus sa valise et de s'écrouler sur le sol. De s'écraser comme une bouse, c'est ce qu'elle pensa tout de suite, sans affect.

Une bouse. Même pas capable de faire 100 mètres comme les autres !

Elle reprit très vite ses esprits et ressentit une vive douleur au tibia. Un liquide chaud et visqueux souillait

ses mains ; elle saignait, la chute avait sans doute troué son collant.

Je suis ridicule. Pitoyable et ridicule ! pensa-t-elle encore, tête baissée devant cette cheftaine en elle qui ne lui pardonnait rien. Il y avait Jill, la jeune lycéenne brillante et chaleureuse, puis cette autre Jill, blessante, autoritaire, cassante et intraitable avec elle-même.

Les gens s'amassaient autour de cette jeune fille à terre et du voyageur à ses côtés qui se confondait en excuses, tentant d'expliquer aux curieux ce qui s'était passé. L'adolescente avait foncé droit sur lui, avant de voler au-dessus de sa valise, il n'avait rien pu faire et n'y comprenait rien. Avait-elle eu une absence ? À cette distance, bon sang, il était impossible qu'elle ne l'ait pas vu !

— Excusez-moi, mademoiselle, je suis désolé, lui dit l'homme en écartant sa valise à roulettes du passage, afin d'éviter tout autre incident.

Une valise à roulettes qu'elle n'avait pas entendue glisser sur le sol, à cause de l'accordéoniste et de *La Vie en rose* de Piaf qu'il continuait de massacrer à l'autre bout du couloir.

— Foutu accordéoniste ! pesta-t-elle en se frottant le tibia.

— Pardon ?

— Non rien, murmura Jill, la tête enfouie dans les bras comme une enfant boudeuse.

— Ça va ? s'enquit gentiment l'homme à la valise. Vous avez l'air choquée. Vous avez foncé sur moi, je n'ai pas compris... Vous êtes blessée, vous saignez... Qu'est-ce que je peux faire pour vous aider ?

Jill savait qu'elle avait échoué. C'était *game over* : elle était blessée et avait perdu tous ses repères. Elle savait que sans sa canne, il lui serait désormais impossible de regagner la sortie. Elle n'avait même pas envie de pleurer. Elle était juste en colère. Contre elle, contre son handicap, contre son avenir que certains voulaient tracer à sa place de peur qu'elle ne se perde. Elle voulait tant s'en sortir seule, mais une fois de plus elle n'eut pas d'autre choix que de réclamer de l'aide.

— Vous voyez mon sac à main ? demanda-t-elle à l'homme qu'elle avait heurté.

L'individu fut soulagé de cette requête. Il commençait à se sentir franchement démuné, face à cette adolescente étrange qui refusait sa main tendue.

— Celui-là ? interrogea-t-il, ramassant le sac à ses pieds.

— Ouvrez-le et donnez-moi la pochette bleue qui est à l'intérieur, s'il vous plaît.

L'homme s'exécuta et lui tendit avec dynamisme la petite trousse en toile. Et, persuadé qu'il s'agissait d'un nécessaire de secours, il ajouta :

— J'ai mon brevet de secourisme ! Si vous le souhaitez, mademoiselle, nous pouvons aller dans un café et je vous soignerai.

— J'ai peur qu'un brevet de secourisme ne soit pas suffisant pour me soigner ! lui répondit Jill, tout en dépliant froidement sous son nez la canne blanche qu'elle venait d'extraire de sa trousse de rangement.

S'ensuivit un silence de circonstance. Elle devinait le visage consterné du voyageur, sa gêne soudaine et ça lui faisait du bien d'ajouter à son malaise. Elle se

vengeait. Elle avait la haine. La haine contre elle, contre son échec et encore plus contre ce monde de voyants qui manquait tant de naturel dès qu'elle déployait cette fichue canne blanche, sa canne d'aveugle comme ils l'appelaient. Son avertisseur de handicap.

— Pardon... je n'avais pas vu... balbutia l'homme, étouffé par sa gêne.

— Moi non plus ! lui répondit-elle sèchement, avant de lui tendre sa main pour qu'il l'aide enfin à se relever.

De nouveau à la verticale, elle réajusta son sac sur son épaule très dignement, s'enquit du sens de la sortie, refusa qu'on la guide, effectua un demi-tour et se mit à balayer l'espace devant elle avec sa canne qui lui permettait de se diriger, de se protéger et d'informer les autres de son foutu problème. Elle tourna le dos à sa ridicule tentative de marcher sans elle. Désormais elle avançait dans le métro en toute sécurité ; les autres savaient. Désormais, elle n'était plus une simple lycéenne en jupe, bottes à talons et jolies boucles d'oreilles ; elle était une aveugle. Une pauvre aveugle et rien d'autre aux yeux des gens. Comme elle les détestait parfois, ces yeux des gens !

2

EN DÉBOUCHANT DE LA STATION DE MÉTRO, Jill eut à peine le temps d'avalier une grande bouffée d'air frais que son amie Ada lui fondit littéralement dessus.

— Qu'est-ce que tu as foutu ? On dirait que tu t'es battue avec un pitbull. Tu boites ? Jill ! Tu peux me répondre quand je te parle ?

— Laisse tomber, Ada, je ne suis pas d'humeur. Il est quelle heure ?

Ada sortit son téléphone portable de la poche de son jean et colla son nez dessus avant de répondre à son amie.

— C'est l'heure ! Ça fait dix minutes que je poireaute dans le froid à t'attendre. T'es chiante, je déteste avoir le nez rouge.

— Il paraît que les belles Noires n'ont jamais le nez rouge, même par moins dix !

— Si, les clowns noirs...

Jill ne put s'empêcher d'éclater de rire, tout en enfouissant son visage dans ses mains. Elle faisait ça

chaque fois qu'elle riait, sans doute par peur que sa joie ne l'enlaidisse ou ne la rende ridicule.

— Bon, tu racontes... c'est quoi ton *bad trip* du matin ? s'impatienta son amie, tout en se lovant contre son épaule comme un chat en quête d'affection.

Jill adorait quand elle faisait ça. Jill adorait Ada qui avait la pêche en toutes saisons et quel que soit le menu de la cantine. Elle était ce genre de fille sportive, dotée d'un moral d'acier et toujours prête à plaisanter. C'est ce que Jill aimait chez elle, cette puissance de vie inaltérable, une sorte de force lumineuse qui l'irradiait dès qu'elle se trouvait à ses côtés. Ada lui faisait du bien, surtout les jours de doute. Contrairement à elle, elle voyait encore un peu, un tout petit peu. Alors, elle l'attendait tous les matins devant la bouche de métro et lui offrait son bras pour papoter jusqu'à l'Institut, la canne dans le sac. La vision tubulaire d'Ada lui laissait deviner la vie comme lorsqu'on regarde derrière le trou d'une serrure ou dans une longue-vue. Il suffit de porter ses poings fermés devant les yeux et de les desserrer légèrement jusqu'à l'obtention de deux pastilles de lumière, pour éprouver un peu son champ de vision. Pour la plupart des gens qui tentent l'expérience, cette vue étriquée derrière des trous de souris est insupportable. Mais pour elle, tout comme pour Jill ou tous les élèves de l'Institut, c'est déjà une chance que de voir un peu. La moindre pépite d'acuité visuelle est un luxe dans le monde des malvoyants, un trésor auquel chacun se raccroche le plus longtemps possible.

Ada savait qu'un jour ou l'autre elle serait comme Jill, dans le marron, le gris, le grège. Même le monde de la nuit n'était pas uniforme, elle l'avait appris en rentrant à l'institut spécialisé. Être aveugle, ce n'était pas voir en noir, ce n'était pas un état non plus, simplement une fichue déficience visuelle qui vous privait pour toujours de la perception des couleurs, des contrastes, de la lumière. Il fallait faire avec, et il existait autant de cécités que d'individus. Pour certains, cela arrivait à la naissance, pour d'autres la vue baissait progressivement ; pour la majorité c'était irrémédiable et définitif. Les images disparaissaient derrière des toiles opaques comme de lointains souvenirs d'enfance. C'est ce qui était arrivé à Jill et c'est ce qu'Ada refusait ; elle voulait mémoriser les images de la vie dans leurs moindres détails, ne rien perdre, ne rien oublier. Alors, elle photographiait tout et n'importe quoi avec son téléphone.

“Des photos de mirauds”, comme lui disait son frère. Des clichés de mauvaise qualité, flous, coupés, mal cadrés, peu lui importait. Ada souhaitait enfermer toutes ces images dans son disque dur, à sa façon. Prendre des photos, c'était arrêter le temps et rappeler à sa mémoire qu'il fallait tout emmagasiner pour plus tard, pour la suite, pour demain quand il ferait nuit et que plus jamais rien ne brillerait. Jill l'y encourageait, car elle savait combien lui servaient encore toutes ces images du temps où elle voyait. Cela faisait neuf ans qu'elle avait perdu la vue et pourtant, elle se souvenait encore des couleurs de l'été, du bleu de la mer, de la beauté d'un lever de soleil, d'un ciel étoilé, de la tour Eiffel illuminée, mais aussi de ce

que signifiait concrètement un carrefour, des embouteillages, une cathédrale ou une table bien mise. Elle avait gardé intacte cette richesse visuelle de son enfance, pour réinventer chaque jour cette vie que ses yeux ne distinguaient plus. C'était plus facile quand on avait vu, plus dur à accepter peut-être, mais plus facile pour se représenter le monde des voyants.

— Laisse-moi photographier ta blessure ! lança Ada en pointant son téléphone vers le tibia de Jill.

— T'es lourde avec tes photo-reportages ! Ça saigne encore beaucoup ?

— Pas mal. T'es bonne pour l'infirmerie, ça te fera sauter une demi-heure de cours. C'est trop beau ce rouge sang sur ton collant beige !

— Sans déconner, mon collant est beige ? s'indigna Jill avec un air de dégoût.

— Oui et ta jupe est en jean, ça le fait, t'inquiète ! Enfin, maintenant, ça le fait plus trop à cause du trou au milieu. Envoie un SMS à Nine, elle va te descendre un collant de sa chambre.

Jill ruminait. Ce n'était décidément pas sa journée. Sa petite sœur avait encore fouillé dans son armoire et mélangé ses vêtements qu'elle mettait un temps fou le week-end à classer par couleur et par catégorie.

— Je vais la tuer ! Je déteste qu'elle mette le bazar...

— Bon, tu me racontes ton aventure avant qu'on rentre ? l'interrompit Ada, à quelques pas de l'Institut. Les murs ont des méga-oreilles là-dedans, poursuivie-elle, et mon "sixième sens" de bigleuse me dit que tu n'as pas du tout envie que tout le monde soit au courant de ton épopée matinale...

Jill lui offrit un sourire en coin qui dessina une jolie petite fossette en haut de ses joues. Un sourire qu'Ada ne vit pas, mais perçut quelques secondes plus tard dans le ton vif et espiègle de la voix de son amie :

— Bon, c'est vrai, j'ai déconné, admit Jill.

— Tu m'étonnes. Tu verrais ta dégainé !

— J'avais fait le pari de réussir à marcher du métro à l'Institut sans ma canne...

— T'es malade ? Tu aurais pu tomber sur les rails, te faire broyer...

— Ça va, je sais ! Tu ne vas pas me raconter toutes les histoires sordides d'aveugles écrabouillés par des tramways, des métros, des camions, ou pourquoi pas des bisons dans l'Arizona parce qu'ils n'avaient pas leur foutue canne avec eux.

— Tu crains, franchement.

— J'en ai marre de cette canne et puis je le connais par cœur, ce trajet. Ça fait presque un an que je le fais seule le matin...

— Avec ta canne !

— Ça va, Ada, toi aussi tu sors parfois sans, pour faire la belle. C'est pas avec tes deux minuscules trous de vision que tu peux éviter les trucs au sol. Toi non plus tu ne l'aurais pas vue cette valise...

— Sans rire, t'as foncé dans une valise ?

— Non, dans un mec et après j'ai voltigé au-dessus de sa valise.

Ada s'arrêta net, Jill la suivit ; elles tournèrent leur visage l'une vers l'autre avant d'éclater de rire.

— Tu es une grande malade ! conclut son amie. Et d'ajouter : Il était beau gosse ?

— Même pas ! C'était un vieux d'au moins cinquante ans. Une voix cassée, une odeur de tabac mélangée à un parfum poivré, genre celui que porte M. Blaise.

— Oh !!! Dégueu.

— En plus, il voulait m'emmener au café... C'était un pervers si ça se trouve...

Tout en continuant leur conversation, les filles sonnèrent à l'accueil avant de franchir la porte de l'Institut national des jeunes aveugles en gloussant. La semaine avait mal commencé pour Jill, mais Ada avait le don d'apaiser ses états d'âme douloureux. Elle était une chère amie, une tendre amie, de celles qui savent tout accepter de vous, même les pires folies.